une justesse parfaite, un style quasi solennel, enfin un chant pur et simple, imprégné de sensibilité, qui déployait tout son charme, notamment dans les *adagios*. Telles sont les éminentes qualités qui valurent à Gaviniès le surnom de *Tartini* français, et qui lui firent décerner la palme lorsqu'il se mesura, aux concerts spirituels, avec des violonistes d'un incontestable talent, tels que Pugnani, Ferrari et Hamitz.

Comme compositeur, Gaviniès est connu par un opéra-comique en trois actes, le *Prétendu*, représenté, en 1760, avec succès à la Comédie-Italienne. On lui doit également six concertos et quinze sonates pour violon, les *Vingt-quatre matinées* (Paris, 1794), études consultées avec fruit par les artistes. Une romance, composée par lui pour le violon, jouit longtemps d'une grande célébrité sous le nom de *Romance de Gaviniès;* elle arrachait des larmes à ses auditeurs, lorsqu'il consentait à jouer ce morceau.

GAVION s. m. (ga-vi-on — rad. *gave*, gésier). Fam. Gésier : *Il en a jusqu'au* GAVION. *On lui a coupé le* GAVION.

— *Se rincer le gavion*, Boire.

Gaviota (LA), roman de mœurs andalouses, de Fernan Caballero (Madrid, 1857), un des meilleurs assurément de l'écrivain délicat qui se cache sous ce pseudonyme, Mme Bohl d'Aarau. Fernan Caballero, ce peintre des frais paysages, des vieilles coutumes nationales, des émotions douces, a rencontré là un sujet, une de ces études de femme comme les affectionnait Balzac, un de ces problèmes qui se posent parfois devant les méditations du penseur, et il l'a traité avec une vigueur vraiment virile. La Gaviota (la Mouette) est une fille de pêcheurs; elle n'a pour toute beauté qu'un teint pâle, ardent, deux grands yeux d'une expression indéfinissable et une voix d'un timbre magique. L'instrument est admirable : il lui manque ce qui le fait vibrer, le sentiment. Un jeune Allemand rêveur qui est venu échouer dans le petit port de Villamar, Frédéric Stein, s'en éprend fort mélancoliquement; sous le charme de cette voix d'une puissance merveilleuse et de ces grands yeux étonnés, il rêve d'arracher la Gaviota à l'existence misérable qu'elle mène, de développer son organisation musicale et d'aider le diamant à sortir de sa gangue. Il ne veut pas seulement en faire une grande artiste, il veut en faire sa femme. La Gaviota accepte, avec une petite moue nonchalante. Dans une scène pleine de poésie, au bord de la mer, le mélancolique Allemand lui demande si elle l'aimera toujours, si elle ne le trahira jamais. L'insouciante, sans répondre, se borne à tracer sur le sable les mots : *Toujours, jamais*, et les vagues se divertissent à effacer ces paroles comme pour parodier le pouvoir des jours, ces vagues du temps, qui vont effaçant dans le cœur ce qu'on assurait y avoir gardé pour toujours. Voilà les caractères dessinés; tout ce début est encadré dans un paysage pittoresque, car Fernan Caballero est avant tout un peintre de paysage. Le petit port perdu de Villamar est couronné par deux ruines, un vieux couvent et le fort San-Cristobal. L'auteur leur a donné pour uniques habitants deux personnifications vivantes du passé : au couvent, Fray Gabriel, qui attend toujours la réapparition des moines; au fort, don Modesto Guerrero, qui croit toujours aussi voir revenir des canons, des soldats, dans sa citadelle démantelée. Ce sont deux ombres qui hantent deux ruines; Fernan Caballero a su leur donner un relief singulièrement poétique.

La Marisalada, la fille du pêcheur Santalo, la mouette des bords de la mer, est devenue une grande artiste, une étoile, la reine des théâtres de Madrid et de Séville. Au fond, elle est toujours la fille du peuple aux goûts matériels, aux désirs grossiers. Ni l'amour tendre de son mari, ni les conceptions élevées de l'art n'ont pu l'attirer vers la vie supérieure, vers les sphères morales. Elle chantera avec une haute *maestria* les grands airs de la scène, mais c'est pour la ronde andalouse qu'elle réserve tout le sel et tout le piment de sa passion. On lui demande à Séville comment elle trouve la cathédrale : « Trop grande. — Et les promenades? — Trop petites. — Qu'est-ce qui vous a plu? — Les taureaux. » Pour une nature de ce genre, l'amour à l'allemande du bon Stein est un peu fade. Un grand seigneur, le duc d'Almanza, qui l'a connue au temps où elle n'était encore que la *mouette*, lui fait des offres séduisantes : elle l'éconduit froidement; personne encore ne pouvait se vanter d'avoir fait battre ce cœur indifférent, lorsqu'elle s'éprend d'un *torero*. Maria quittait la scène au bruit des applaudissements lorsqu'elle se trouva en face de Pépé Vera et de quelques autres jeunes gens. « Bénie soit, dit le célèbre *torero* en étendant sa cape par terre comme un tapis, bénie soit cette gorge de cristal capable de faire mourir d'envie tous les rossignols au mois de mai. — Et ses yeux, ajouta un autre, qui blessent plus de chrétiens que tous les poignards d'Albacète! » Maria passa sans peur et dédaigneuse, comme toujours. « Elle ne nous regarde même pas, dit Pépé Vera. Voyez. Un roi est un roi, et il regarde un chat. Pour sûr, c'est une belle fille quoiqu'elle soit... — Quoi donc? dit un autre. — Quoiqu'elle soit boiteuse, » dit Pépé Vera. En entendant ces paroles, Maria ne put contenir un mouvement involontaire et fixa sur le groupe ses grands yeux étonnés. Les jeunes gens se mirent à rire, et Pépé Vera lui envoya un baiser du bout des doigts. Maria comprit que ce mot n'avait été dit que pour la forcer à se retourner; elle ne put s'empêcher de sourire, et elle s'éloigna en laissant tomber son mouchoir. Pépé le ramassa et s'approcha d'elle comme pour le lui rendre : « Je vous le donnerai ce soir, à la grille de votre fenêtre, » lui dit-il tout bas avec précipitation. A minuit, Maria quittait sa chambre à pas furtifs pendant que son mari était plongé dans un profond sommeil. La scène est jolie et profondément espagnole.

Les brutalités du *torero* semblent réveiller la femme chez cette étrange créature; elle est pour lui aimante, dévouée; elle se plie à ses caprices, devient son esclave. Son existence, jusque-là si froide, devient fiévreuse, agitée. Mais Stein découvre la faute de sa femme et s'enfuit en Amérique; le duc d'Almanza l'abandonne à ses amours de bas étage; Pépé Vera est tué d'un coup de corne, dans une course, sous les yeux de sa maîtresse, à qui l'épouvante fait perdre la voix. Sa voix, c'était tout ce qui lui restait. Quelques années plus tard, les curieux se montraient, dans un petit port perdu de l'Andalousie, à Villamar, l'étoile de Madrid et de Séville, la reine du théâtre, devenue la femme du barbier Ramon Perez. Il y a dans ce récit émouvant de véritables pages de grand écrivain, une étude de femme très-vraie et très-profonde.

GAVIROL (Soliman Ben), rabbin espagnol, né à Malaga, mort à Valence en 1070. Il se distingua également comme philosophe et comme poëte. On a de lui : *Asaroth* (*Exhortations*), poëme hébreu (Venise, 1628); *Ather Malcuth* (la Couronne du royaume); *Tikkoun Midoth Hanephesch* (Traité des habitudes de l'âme), etc.

GAVITEAU s. m. (ga-vi-tô). Mar. Corps flottant qui tient lieu de bouée.

— **Encycl.** Le *gaviteau* est un morceau de bois ou un baril vide attaché à une chaîne de fer dont l'autre extrémité est retenue au fond de l'eau. Dans les ports, les capitaines et patrons de service doivent attacher à leur ancre un *gaviteau* ou une bouée, sous peine d'amende. Cette disposition légale, qui remonte à l'ordonnance de 1681, a été longtemps considérée comme une obligation rigoureuse à laquelle chacun devait se conformer, sans tenir compte ni de la violence de la tempête, ni des circonstances dans lesquelles se trouvait le bâtiment. Le décret du 12 décembre 1806 a été un adoucissement à un régime que les marins déclaraient vexatoire. Aux termes de ce décret, le placement du *gaviteau* ou de la bouée n'est exigé, sur rade, que dans le cas où le mauvais temps force le capitaine à couper ses câbles et à abandonner ses ancres, et seulement lorsque la tempête lui laisse le loisir de prendre cette utile précaution. Les *gaviteaux* doivent être en bon état et capables de lever les ancres.

En Angleterre, toute personne qui endommage volontairement un *gaviteau*, une bouée ou une balise encourt la transportation pour sept années au moins, ou un emprisonnement dont la durée est à la discrétion du juge.

GAVON s. m. (ga-von). Mar. Petit cabinet placé vers la poupe du navire. ‖ Vieux mot.

GAVOT, OTTE adj. et s. (ga-vo, o-te). Géogr. Qui est né à Gap; qui appartient à la ville de Gap ou à ses habitants : *Les autorités* GAVOTTES. *Un* GAVOT. *Une* GAVOTTE. ‖ Se dit en Provence de tous les habitants des départements alpins.

— s. m. Compagnon de liberté, membre de la Société du devoir de liberté, par opposition à DÉVORANT.

— s. f. Chorégr. Espèce d'ancienne danse grave, sur un air à deux temps : *Abraham, danseur de l'Opéra, fait fortune en montrant la* GAVOTTE *aux dilettanti parisiens.* (Castil-Blaze.) « *Dansez-vous un peu la* GAVOTTE? — *Ce que vous me demandez là est très-déplacé.* » (Scribe.) ‖ Air sur lequel on exécute cette danse : *Jouer une* GAVOTTE.

— **Encycl.** Chorégr. La *gavotte* était, il y a un siècle, une danse célèbre, et qui, pendant de longues années, ne fut exécutée que sur le théâtre et par des danseurs de profession. Elle avait beaucoup de points de ressemblance avec le menuet; on la traînait, on la glissait comme lui; comme lui, elle était gracieuse et aimable, bien qu'un peu guindée et compassée. « La *gavotte* (dit M. Fertiault dans son *Histoire anecdotique et pittoresque de la danse*), fille savante et agréable du menuet, parfois gaie, mais plus souvent tendre et lente, et dans laquelle on s'embrassait et on se donnait le bouquet.... » Dans l'opéra de Grétry, *Céphale et Procris*, on ajouta une *gavotte* au menuet précédemment écrit, et ce menuet, ainsi augmenté, reçut bientôt le nom de *menuet de la cour*, ou *menuet de la reine*, parce que la jeune reine Marie-Antoinette, dont il avait conquis la faveur, le dansait parfaitement. L'air de cette *gavotte* manquait cependant d'agrément et d'allure, et l'on assure que les pas en étaient difficiles et la figure peu gracieuse. Ce n'en est pas moins à partir de cette époque que la *gavotte* se vit introduite dans les bals de société, avec les *tricotés*, la *cosaque*, et quelques autres danses réservées aux amateurs distingués.

Lorsque, après la Terreur, pendant laquelle la *carmagnole* avait primé toute espèce de danse, les Français retrouvèrent leur goût ordinaire pour les plaisirs, que les salons se rouvrirent, que les bals recommencèrent de plus belle, on essaya de reproduire la vieille *gavotte;* mais la musique et les figures en déplurent également. Gardel, le célèbre danseur Gardel, le chorégraphe fameux qui était à cette époque maître de ballets à l'Opéra, en composa alors une nouvelle sur l'air de *gavotte* que Grétry avait placé dans son *Panurge*. Celle-ci fut très-bien accueillie et fit bientôt fureur; mais elle ne fut, dit-on, jamais si bien dansée que par un jeune négociant bordelais, Trénis, qui a laissé son nom à l'une des figures de la contredanse, et par Mme Hamelin, « dont la grâce créole déjouait l'ambition et les études pénibles de toutes ses contemporaines. » Cependant, et quels que fussent les charmes que la *gavotte* offrait aux spectateurs, quelles que fussent ses séductions, elle répandait toujours dans les bals où elle s'exécutait, sinon la tristesse, du moins une froideur très-fâcheuse, et cela parce qu'elle concentrait uniquement l'attention sur deux ou au plus trois individus. L'envie générale qu'excitaient alors chez leurs rivales quelques danseuses privilégiées, « les grands pieds mal tournés, la tournure commune et les prétentions de la plupart, » ne tardèrent pas à faire le plus grand tort à la *gavotte*. Bientôt l'infortunée fut abandonnée de tous et de toutes, et reléguée en province, d'où même elle disparut assez rapidement. Depuis bien longtemps la *gavotte* n'est plus qu'un souvenir, et ce souvenir est en quelque sorte inséparable des merveilleuses et des incroyables du Directoire, qui l'avaient prise en grande affection parce qu'elle se mariait on ne peut mieux avec leurs allures musquées, guindées et prétentieuses.

L'air de la *gavotte* était à deux temps et d'un mouvement modéré, presque lent; il était coupé en deux reprises, dont chacune commençait avec le second temps et finissait sur le premier. Les phrases et les repos étaient marqués de deux en deux mesures. Il y a eu des *gavottes* célèbres au théâtre : celles que Gluck a placées dans *Armide* et dans *Orphée* sont des modèles de grâce et d'amabilité. Nous avons cité plus haut celles de *Céphale et Procris* et de *Panurge*, de Grétry. Cette dernière surtout a joui d'une vogue prodigieuse, et on la dansait dans tous les bals; elle devait ce succès à un rhythme fortement marqué, qualité précieuse pour les danseurs vulgaires. Cette *gavotte* n'avait pas de seconde partie, et, pour y suppléer, l'auteur avait fait redire la première à la quarte, ce qui est un moyen commode assurément, mais en même temps trivial, par suite de répétitions incessantes et fastidieuses.

GAVOUÉ s. m. (ga-vou-é — forme provençale du mot *gavot*). Ornith. Nom provençal d'un passereau du genre bruant.

— **Encycl.** Le bruant *gavoué* habite l'Europe méridionale. Sa tête et sa nuque sont d'un cendré légèrement roussâtre, avec de petites taches d'un noir profond. Le manteau est roussâtre, avec de grandes taches sur le milieu des plumes. Le croupion est d'un roux vif; la gorge et le devant du cou sont blancs. La poitrine est marquée d'une zone de taches d'un roux ardent. Les flancs sont d'un roux tirant sur l'isabelle, avec des mèches d'un brun rougeâtre. Le ventre est blanc, les lorums gris roux et la région parotique roux marron. Les petites couvertures alaires sont rougeâtres, les moyennes et les grandes noires, avec une large bordure cendré rougeâtre. Les rémiges sont brunes, lisérées de roux; les rectrices sont également brunes; mais les deux médianes sont légèrement bordées de rouge et les autres lisérées d'une teinte plus claire. Le *gavoué* est aussi connu en Provence sous le nom de *chic-gavotte* ou *chic-moustache*, à cause des bandes noires qu'il a autour du bec. Cet oiseau, dont la longueur totale est d'environ 0m,15, habite de préférence les endroits cultivés. Son chant est agréable. Son vol est court et peu élevé. On le prend à l'abreuvoir.

GAVRAY, bourg de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Coutances, sur la Sienne, au pied d'une colline boisée; pop. aggl., 1,033 hab. — pop. tot., 1,804 hab. Fabriques de toile et étoffes; chaudronnerie, clouterie, teintureries. L'église date en partie du XIe et du XIIIe siècle.

GÂVRE, village et commune de France (Loire-Inférieure), cant. de Blain, arrond. et à 49 kilom. de Saint-Nazaire, sur un affluent du canal de Nantes à Brest; 1,649 hab. La forêt de Gâvre (4,479 hectares) est sillonnée par dix routes qui se coupent au rond-point de l'Etoile, où s'élève un joli rendez-vous de chasse. Le chêne y est l'essence dominante.

GAVRILOFF (Matthieu), littérateur russe, mort en 1828 à Moscou, où il occupait à l'université les chaires de littérature slave et d'esthétique. On a de lui : *Grammaire allemande* (1782); *Nouveau lexique allemand, français, italien et russe* (1789); *Du commencement et du progrès des beaux-arts et des sciences* (1810), etc. Il a en outre rédigé, de 1800 à 1803, puis de 1814 à 1823, le *Journal politique, statistique et géographique*, publié par l'université de Moscou; enfin il a traduit de l'allemand en russe les *Principes de droit judiciaire* de Sonnenfels (1787), l'*Histoire critique de la philosophie* de Brucker (1788) et l'*Histoire des Abdéritains* de Wieland (1793-1795, 5 vol.).

GAVRILOVITCH (Jean), homme d'Etat serbe, né à Nukovar en 1796. Il alla, en 1831, habiter Belgrade, où il entra peu après dans l'administration, fut successivement attaché, comme secrétaire, à la mission diplomatique de Serbie à Constantinople et à Bucharest, puis devint chef de division au ministère des finances (1839). Le prince Miloch Obrenovitch lui offrit le portefeuille des finances, qu'il crut devoir refuser; mais il l'accepta peu après l'abdication de ce prince et l'avénement de son fils Michel Obrenovitch. Gavrilovitch remplit ces fonctions tant que M. Chrislitch conserva la présidence du conseil des ministres, se retira du pouvoir en même temps que lui, et alla alors occuper un siége au sénat. Il tenait un rang considérable parmi les hommes d'Etat de son pays, lorsqu'il fut appelé, en 1868, après l'assassinat du prince Michel, à faire partie, avec MM. Rislitch et Blaznavatz, du conseil de régence institué pour gouverner la Serbie pendant la minorité du jeune prince Milano. M. Gavrilovitch, qui s'est beaucoup occupé de travaux littéraires, est président de la Société littéraire de Belgrade et membre correspondant de plusieurs académies étrangères. On cite, parmi ses écrits, une *Géographie de la Serbie et de l'empire ottoman* et un *Dictionnaire de commerce*, traduit de l'allemand.

GAVR'INIS (île), île de France. V. ILE GAVR'INIS.

GAVROCHE s. m. (ga-vro-che). Nom d'un personnage des *Misérables* de Victor Hugo, et qui s'emploie vulgairement aujourd'hui pour désigner le gamin de Paris.

GAVULDANUS ou **GAVULDENSIS PAGUS**, nom latin du GÉVAUDAN.

GAWACHE s. f. (ga-wa-che). Pêche. Nom qu'on donne, sur les côtes de l'Ouest, à des maquereaux dont on a coupé une mince tranche de chaque côté, parallèlement à l'arête, pour les faire servir d'amorce et pour prendre d'autres poissons.

GAWARECKI (Vincent-Hippolyte), jurisconsulte et historien polonais, né en 1788, mort en 1852. Il étudia le droit à l'université de Varsovie, entra en 1818 dans la magistrature et prit sa retraite en 1843, comme président du tribunal de Plock. On a de lui, sur la jurisprudence et sur l'histoire de la Pologne, plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Du droit de défense personnelle* (1815); *De la justice de paix* (1816); *Esquisse de la ville de Plock* (1821); *De la tutelle selon le droit civil en usage dans le royaume de Pologne* (1823); *Ecrits historiques* (1824); *Esquisse historique de la ville de Pultusk* (1826); les *Tombeaux des rois polonais à Plock* (1827); *Concessions, priviléges et droits octroyés aux villes de la vojevodie de Plock par les rois de Pologne, les princes de Mazovie et les évêques de Plock* (1828); *Œuvres diverses* (1844), etc. On lui doit encore le *Siége de Plock*, drame historique en trois actes (1818), et *La Peyrouse*, drame traduit de l'allemand de Kotzebue (1823).

GAWRY (comte DE), seigneur écossais, mort en 1584. Il fut un des principaux membres d'un complot formé sous le règne de Jacques VI, par une partie de la noblesse, pour contraindre le roi à expulser ses ministres, le comte d'Arran et le duc de Lenox. Les conjurés, désignés sous le nom de *Lords de Rutwen*, du nom d'un château de Gawry, où ils se réunissaient, parvinrent à s'emparer de Jacques VI et le retinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût éloigné ses ministres (1582). A peine rendu à la liberté, le roi confia de nouveau le pouvoir au comte d'Arran, qui fit périr sur l'échafaud le comte Gawry et les principaux conjurés.

GAY (Jean), poëte anglais, né à Barnstaple ou à Exeter en 1688, mort en 1732. Il fut d'abord employé chez un mercier de Londres, devint, en 1712, secrétaire de la duchesse de Monmouth, puis du comte de Clarendon (1714), et acquit, par ses compositions poétiques, une réputation qui a bien pâli depuis. Il était à la fois auteur dramatique, fabuliste et poëte pastoral. Ce sont ses poésies pastorales qui sont les plus estimées. Parmi ses fables, il est cependant un petit chef-d'œuvre que nous croyons devoir reproduire; elle a pour titre : les *Jongleurs*.

« Un fameux joueur de gobelets était depuis longtemps en réputation à Londres. Il escamotait avec tant d'adresse, qu'on aurait cru que le diable en personne conduisait ses doigts.

» Le Vice l'entendit vanter : il lut ses affiches; mais, bien persuadé qu'il le surpasserait en adresse, il se rendit à l'endroit où le jongleur faisait ses tours, et, du milieu de l'assemblée, lui porta hautement un défi.

» Est-ce donc là, dit-il, cet homme qu'on renomme tant? Comment ce maladroit peut-il fasciner vos yeux? Qu'il se mesure avec moi! Messieurs, je vous en fais juges. — J'accepte ton défi, répond l'escamoteur; je ne le cède à qui que ce soit dans mon art. »

» Il dit, et il fait à l'instant paraître et disparaître les boules. Les cartes, dociles entre ses doigts, se changent en oiseaux. Cent et cent

tours du même genre, plus extraordinaires les uns que les autres, se suivent et émerveillent l'assemblée. Il prend ensuite sa gibecière; il la montre aux spectateurs aussi vide que ses mains, qu'il tient ouvertes, et commande que l'or en sorte à grands flots; puis il en tire des œufs d'ivoire, et enfin une poule vivante, dont la vue fait éclater les applaudissements.

» Le Vice s'avance et prend place, sans oublier les formalités ordinaires.

» A mon tour, messieurs... Prenez, dit-il, » ce miroir magique, il charmera sûrement vos » yeux. » Le miroir passe de main en main; chacun veut le consulter, et s'y voit avec complaisance. Le nouvel escamoteur s'adresse à un magistrat : « Voyez, dit-il, ce billet de » change. C'est un assez beau présent. Souf- » flez-le; passe! » Un cadenas ferme les lèvres du président. Un second souffle rompt le charme, et le cadenas disparaît.

» Douze bouteilles de liqueurs, rangées sur une table, sont enlevées tout à coup, et, à leur place, on voit deux épées sanglantes. Il donne une bourse à un voleur. Celui-ci la serre et, ouvrant sa main, n'y trouve plus qu'une corde. « Tenez, dit-il à un courtisan, » tenez bien cette baguette. » Le courtisan la saisit, et entre ses mains ne voit plus qu'une hache. Il pose un tronc d'église sur une table. « Que quelqu'un souffle dessus, » dit-il. Un curé souffle; le tronc disparaît, et un repas succulent fume au même endroit.

» Il prend un cornet, remue bien les dés, et l'argent de toutes les poches se rend dans sa bourse.

» Regardez cette miniature, dit-il à un jeune » homme blême et décharné. Voyez cette » bouche vermeille, cette taille, ce sein, ces » yeux pleins de feu. Prenez ce portrait, la » belle est à vous. » Celui-ci prend la miniature; elle se transforme en une boîte de pilules, et l'assemblée éclate de rire.

» Un jeton mis dans la main d'un avare produit à sa voix 20 guinées. Il commande que cet or passe aux héritiers de l'avare, et les guinées redeviennent jetons.

» Une guinée entre ses mains prend successivement toutes sortes de figures, excepté celle de la charité, et rien de ce qu'on y voit ou de ce que l'on en tire ne conserve sa première forme.

» L'autre jongleur, désespéré, reconnaît humblement celui-ci pour son maître. « Votre » adresse, lui dit-il, est incomparable, et je ne » peux vous le disputer. Mais un usage conti- » nuel a perfectionné votre main : je ne trompe » le peuple que de temps en temps; vous, vous » le trompez toujours, et à toutes les heures. »

Les œuvres complètes de Jean Gay n'ont jamais été réunies. Mme de Kéralio a traduit ses *Fables* en prose française (Paris, 1759). Parmi ses œuvres dramatiques, nous citerons : *Trois heures après le mariage* (1717, in-8o); les *Captives* (1724, in-8o); *Comment l'appelez-vous?* (1725, in-8o), traduit en français par Patus; le *Gueux*, opéra (1728, in-8o), production bizarre et licencieuse qui eut un grand succès et fut traduite en français par A. Hallam (Londres, 1750, in-8o); *Polly*, pièce encore plus licencieuse que la précédente, et qui, pour cette raison, ne put être représentée (1729, in-8o); *Achille*, opéra (1733); la *Répétition à Gotham*, comédie (1754, in-8o), etc. Parmi ses poésies pastorales, où l'on trouve des détails pleins de grâce, nous mentionnerons : *Amusements champêtres* (1711); *Diane*, tragédie pastorale; la *Semaine du berger*, recueil de six idylles (1714), etc. Gay a composé, en outre, un petit poëme intitulé l'*Eventail;* un autre, *Trivia* ou l'*Art de se promener dans les rues de Londres*, une des plus agréables productions de Gay; des épîtres, chansons, ballades, etc., publiées sous le titre de *Miscellaneous works* (Londres, 1774, 2 vol.). Gay fut l'ami de Pope et le compagnon de plaisir de la plupart des beaux esprits de son temps. Sur la fin de sa vie, il perdit une partie de la fortune qu'il avait amassée par ses écrits et fut recueilli par le duc et la duchesse de Queensberry, qui lui firent élever un monument à Westminster, où reposent ses cendres.

GAY (Joseph-Jean-Paul), architecte français, né à Lyon en 1775, mort dans cette ville en 1832. Il vint compléter à Paris ses études d'architecture, obtint plusieurs médailles dans les concours de l'école, entra en relations avec Denon, directeur des musées, qui le chargea de composer la médaille du sacre et de restaurer le sceptre qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne. Gay s'aperçut, à une légende gothique, que ce sceptre, précieusement gardé à Saint-Denis, n'était qu'un vieux bâton de chantre. Il fit aussitôt part de sa découverte à Denon; mais celui-ci se garda de laisser faire sur ce point la lumière; il effaça la légende, et, comme par le passé, le bâton continua à être regardé comme le sceptre authentique du grand empereur des Francs. Lors de l'établissement de l'Ecole des beaux-arts à Lyon, Gay y reçut une chaire d'architecture, et, vers la même époque, fut nommé architecte de cette ville. Parmi les édifices qu'il éleva à Lyon, nous citerons la *Halle au blé*, le *Musée de Saint-Pierre*, le *Bâtiment de la condition des soies*, etc.

GAY (Marie-Françoise-Sophie MICHAULT DE LAVALETTE), femme de lettres, mère de Mme Emile de Girardin, née à Paris le 1er juillet 1776, morte dans la même ville le 5 mars 1852. « Son père, dit M. Th. Gautier, homme de goût et de fine culture intellectuelle (c'était un financier attaché à la maison de Monsieur, depuis Louis XVIII), comme pour lui donner le baptême de l'esprit, la fit embrasser à l'âge de deux ans par le vieux Voltaire, momifié dans sa gloire. Il semble que le vieillard de Ferney, approchant ses rides sarcastiques des joues roses de la jeune fille, lui ait inoculé par ce baiser la lucide raillerie, le tour enjoué et libre, la raison petillante qui firent distinguer la femme jusqu'au bout de sa carrière. » Sa mère, d'une beauté remarquable, ressemblait, dit-on, à Mme de Parny, plus connue sous le nom de Mlle Contat; elle s'appelait d'un nom illustre dans l'histoire de l'Église, Francesca *Peretti*. C'est ce qui fit dire un jour à Delphine Gay, devenue Mme de Girardin, devant des gens infatués de leur noblesse et qui vantaient sans cesse leurs aïeux : « Moi aussi, qui ne déploie pas ma généalogie, j'ai un ancêtre. — Et lequel? — Un gardeur de cochons, Félix Peretti. — Sixte-Quint? — Précisément. » Et l'on ne parla plus d'aïeux ce jour-là.

On dit que, tout enfant, Sophie se faisait remarquer par sa grâce, la précocité de son intelligence et la vivacité de ses reparties. Mais, comme toujours on a voulu trouver des choses merveilleuses dans l'enfance de ceux qui devaient plus tard se distinguer par des actions éclatantes ou s'immortaliser par des œuvres sublimes, depuis Hercule, qui, au berceau, étouffe un serpent, et Platon, sur les lèvres enfantines duquel viennent se poser des abeilles, jusqu'à Mirabeau et Napoléon, le premier tribun à huit ans, et le second homme d'Etat à dix, nous laissons la responsabilité de l'anecdote suivante à M. Sainte-Beuve qui la raconte : « A l'une des cérémonies qui accompagnèrent sa première communion, comme elle était en voilette et avec une robe longue et traînante qui l'embarrassait et qu'elle se retournait souvent pour la rejeter en arrière, une de ses compagnes lui dit : « Cette Sophie est ennuyeuse avec sa » tête et sa queue. — Toi, ça ne te gênera » pas, répondit-elle, car tu n'as ni queue ni » tête. »

L'espiègle et charmante enfant fut mariée toute jeune à M. Liottier, un financier, et fit son entrée dans le monde sous le Directoire. Certes, le temps était peu favorable aux choses de l'art et à l'imagination. La littérature, comme tout le reste, était en tutelle sous la main de fer du maître. Il y avait un drame dans chaque existence, un roman dans chaque fortune, un héros dans chaque homme. Mais personne ne songeait à écrire ce roman ou ce drame, à peindre ce héros. Quant au passé, pourquoi l'évoquer? L'épopée était partout. Le présent était plein de grandes choses; mais si quelqu'un prend la plume, c'est pour se modeler sur les Grecs et les Romains. Alors fleurit l'école des classiques de la décadence, alors paraissent les imitateurs des imitateurs. Deux noms cependant resplendissent au milieu de cette cohue de *byzantins* et d'*auteurs stipendiés;* ce sont les noms de Chateaubriand et de Mme de Staël. Cette dernière venait de publier *Delphine*, livre plein de sensibilité et de passion, de profondeur et d'éloquence, moins beau que *Corinne*, mais d'un style peut-être plus gracieux, plus charmant, d'une forme plus suave. Le talent de l'auteur était nié pourtant, au moins contesté par quelques-uns. Les uns trouvaient *Delphine* un roman ennuyeusement métaphysique; les autres n'y voyaient que des personnalités. Mme Liottier prend la plume et, le masque baissé, entre en lice pour défendre cette grande gloire, de qui Chateaubriand, son rival, a dit quand elle s'est éteinte : « On ne saurait trop déplorer la fin prématurée de Mme de Staël; son talent croissait, son style s'épurait; à mesure que la jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité. »

Ce premier pas fait, Mme Liottier publia dans la même année (1802) une œuvre d'imagination, *Laure d'Estell*, qui lui fournit l'occasion de développer ses opinions littéraires et politiques, de proclamer ses antipathies et ses amitiés, en mettant en scène, sous des noms supposés, Mme de Genlis, à laquelle elle donne le mauvais rôle, et, en opposition, Mme de Staël et Mme de Flahaut. D'après M. Sainte-Beuve, ce roman de *Laure d'Estell* n'aurait été écrit et publié par Sophie que pour venir au secours d'un oncle et d'une tante, M. et Mme B... de L..., qui se trouvaient sans ressources au retour de l'émigration.

En 1799, six ans après son mariage, Mme Liottier divorça pour épouser M. Gay, devenu, sous l'Empire, receveur général du département de la Roer, et qui comptait alors au nombre de ses amis Alexandre Duval, Picard, Lemercier, le vicomte de Ségur et Mme de Flahaut.

Obligée de suivre son mari à Aix-la-Chapelle, elle trouva moyen de s'y composer une petite cour spirituelle, charmante, un petit hôtel de Rambouillet. Lorsque le duc de Bassano passa à Aix, à la suite de son maître, il alla loger chez M. Gay, le receveur général. Ce laborieux commis de l'empereur, après quelques instants de conversation dans le salon de son hôte, rentrait chez lui pour travailler. Mais « lorsque vers deux heures du matin, dit Mme Gay, après en avoir donné trois ou quatre au travail, il entendait encore parler dans mon salon, nous voyions s'entr'ouvrir la porte de son cabinet, et il nous demandait s'il n'était pas trop tard pour qu'il vînt causer avec nous. Il me surprenait alors au milieu de ce qu'il appelait mon *état-major :* c'était un cercle de bons rieurs, de causeurs spirituels, d'artistes, où les aides de camp étaient en majorité. »

C'est à Aix-la-Chapelle que Sophie connut la princesse Borghèse et devint son amie. On raconte que Napoléon, ayant rencontré Mme Gay dans un salon de cette ville, l'aborda brusquement en lui disant : « On vous a dit que je n'aimais pas les femmes d'esprit? — Oui, sire, mais je ne l'ai pas cru, » répondit la jeune femme sans se déconcerter. L'empereur, qu'il s'adressât à un homme ou à une femme, voulait à tout prix avoir le dernier mot. « Vous écrivez? continua-t-il, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes ici? — Trois enfants, sire. » L'empereur fut obligé de sourire. Un des trois enfants dont parlait Mme Gay devait être un jour Mme Emile de Girardin. Elle en eut en tout cinq, dont une fille, née de son premier mariage, devint la comtesse de Canclaux; une autre épousa le comte O'Donnel; la quatrième, Mme Garre, habite encore aujourd'hui Paris et s'occupe d'enseignement. Enfin, le seul fils qu'elle ait eu fut tué en Algérie, au siége de Constantine. Sophie resta dix ans à Aix-la-Chapelle; mais elle était trop Parisienne pour ne pas regretter, au milieu de cette ville pleine des souvenirs du grand empire carlovingien, le petit ruisseau de la rue du Bac. Elle allait donc quelquefois à Paris, où toutes les célébrités de l'époque se pressaient autour d'elle; c'étaient, avec ceux que nous avons déjà nommés, le chevalier de Boufflers, Méhul, qui lui donnait des leçons de musique. L'élève, du reste, ne fut pas trop indigne du maître. Plus d'un parmi nous se souvient d'avoir entendu fredonner par sa grand'mère quelque romance, musique et paroles de Mme Gay; celle-ci, par exemple, qui a pour titre : *Mœris*, et dont la vogue fut si grande :

Mais d'où me vient tant de langueur?
Qui peut causer le chagrin que j'ignore?
. . . .
Quoi! ces bosquets, ces prés fleuris,
Dont j'aimais tant la fraîcheur, le silence,
Ces chants d'amour, de jeux suivis,
Tous ces plaisirs n'étaient que sa présence!

Mais elle ne s'en tient pas aux bouquets à Chloris, aux romances sentimentales si fort à la mode de son temps. Elle veut tenter une seconde épreuve dans le roman et publie *Léonie de Montbreuse*, « ce roman gracieux, dit Sainte-Beuve, où il n'entre rien que de choisi, où elle a semé de fines observations de société et de cœur, où elle s'est montrée une digne émule des Riccoboni et des Souza. »

Après *Léonie de Montbreuse*, publié en 1813, Mme Sophie Gay fit paraître, en 1815, *Anatole*, dont la donnée est un peu plus romanesque que celle du roman précédent. On y voit une jeune fille du grand monde qui aime un muet et qui, pour lui dire : « Je vous aime, » apprend la langue de l'abbé de l'Epée. Le troisième, publié en 1818, a pour titre : les *Malheurs d'un amant heureux*, et peint avec une vérité saisissante la société du Directoire où Sophie Gay, entre Mme Tastu et Mme Desbordes-Valmore, brilla du plus vif éclat par son esprit et sa beauté; on voit se coudoyer en ce livre Mme Tallien et Daunou, Mme de Beauharnais et Garat, enfin tous les hommes et toutes les femmes illustres qui se donnaient rendez-vous dans les salons de notre auteur comme aux concerts Feydeau.

Mme Sophie Gay a publié encore, en 1830, le *Moqueur amoureux;* en 1832, *Un mariage sous l'Empire;* en 1834, la *Duchesse de Châteauroux*, etc. Elle aimait beaucoup le théâtre et jouait volontiers elle-même la comédie. Elle a laissé quelques opéras-comiques et quelques comédies, dont une, le *Marquis de Pomenars*, jouée en 1820, restera au répertoire.

Cependant, malgré le grand nombre d'ouvrages que nous a laissés Mme Gay, sa réputation de femme d'esprit dépassera toujours sa renommée d'écrivain. Elle n'était point une femme savante dans l'acception méchante que lui a donnée Molière, et elle aurait su, en vérité, distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses; elle n'était point une précieuse non plus. Afin qu'on ne se la figure pas telle, montrons-la dans son intérieur, en pantoufles, en déshabillé, entourée de sa famille et de ses amis. « Mme Gay, dit Sainte-Beuve, était bien autre chose qu'une personne qui écrivait; c'était une femme qui vivait, qui causait, qui prenait part à toutes les vogues du monde depuis plus de cinquante ans, qui y mettait du sien jusqu'à la dernière heure. Personne éminemment sociable, si elle menait de front trop de goûts à la fois, et qui même se nuisaient entre eux, on doit dire qu'elle ne sacrifiait jamais le goût de l'esprit; elle en avait en elle un fonds qu'elle n'épuisa jamais. Il était impossible qu'une conversation dont elle était tombât dans le nul ou dans le commun; toujours elle la relevait par une saillie, une gaieté, un trait d'ironie ou de satire, ou même un mot d'une douce philosophie. Vers la fin, elle promettait quelquefois à ses amis qu'elle irait mourir chez eux : « Je ne » veux pas que *cette demoiselle*, disait-elle de » la Mort, me trouve seule. » Ne lui demandez pas dans ses jugements cet esprit de justesse et d'impartialité qui prend sa mesure dans les choses mêmes et qui rend à chacun ce qui lui est dû. Elle était femme en ce point, et des plus femmes; elle aimait ses amis et les défendait et brisait des lances pour eux à l'aventure. Quand elle vous aimait, me dit l'un de ceux qui l'ont connue le mieux, elle vous trouvait des vertus inattendues; de même que, quand elle ne vous aimait pas, elle vous aurait nié des mérites incontestables. Pourtant, ses inimitiés ne tenaient pas; son esprit de coterie n'était point exclusif; elle était toujours prête à élargir le cercle plutôt qu'à le restreindre. Elle aimait la gaieté, la jeunesse, les gens d'esprit et ceux qui ont le collier franc. Sa parole, plus forte et plus drue quand elle causait que quand elle écrivait, rappelait parfois le tempérament de certaines femmes de Molière, bien qu'il s'y mêlât plus d'un trait de la langue de Marivaux.

» Elle n'était point fatigante de marivaudage pourtant. Que vous dirai-je? elle avait des aperçus, des idées, et cela sans jamais prétendre, comme beaucoup de femmes, refaire le monde; elle n'aurait voulu refaire que le monde de son beau temps et de sa jeunesse. Et encore, bien souvent, elle n'y songeait pas; elle acceptait le présent avec émulation, avec philosophie, et les plus jolis vers qu'on a d'elle sont ceux qu'elle a faits sur le *Bonheur d'être vieille*.

» Chez elle, me disent ceux qui ont eu l'honneur de la voir habituellement, elle était très-aimable, et plus que dans le monde; elle y avait tout son esprit et, de plus, celui des personnes qu'elle recevait. Elle les faisait valoir avec une sorte de grâce familière et brusque, qui n'excluait pas un souvenir d'élégance.

» Sa vanité n'était point pour elle ni pour ses ouvrages; elle ne la mettait que dans le succès de ses proches, de ses entours. Quant à elle-même, qui avait tant produit, elle n'avait point d'amour-propre d'auteur : ce n'était qu'un amateur qui avait beaucoup écrit.

» Le monde était pour elle un théâtre et comme un champ d'honneur dont elle ne pouvait se séparer; elle était infatigable à causer, à veiller, à vouloir vivre. Un jour, ou plutôt une nuit, comme les bougies s'étaient plusieurs fois renouvelées et qu'elle sonnait pour en demander d'autres, le valet de chambre qui était à son service, familier comme les anciens domestiques, alla à la fenêtre, ouvrit brusquement les volets, et le soleil du matin entrant : « Vous voulez des lumières, dit-il, » en voilà! »

» Ce petit nombre de traits, qu'on pourrait multiplier, font assez voir à quel point Mme Sophie Gay était une personne de vigueur et de nature, une de celles qui payèrent le plus constamment leur écot d'esprit, argent comptant, à la société. Ce qu'il faut ajouter pour corriger ce que l'expression paraîtrait avoir de trop énergique, c'est que quelqu'un qui voudrait faire un livre intitulé : l'*Esprit de Mme Sophie Gay*, n'aurait qu'à bien choisir, pour le composer d'une suite de bonnes remarques sur le monde et sur les sentiments, d'observations à la fois fines, délicates, naturelles et bien dites. »

Mme Sophie Gay a passé les dernières années de sa vie à Versailles. Mais dans cette grande ville silencieuse, la « demoiselle » ne l'a pas trouvée seule. Comme à Aix-la-Chapelle, comme à Paris, elle avait su réunir autour d'elle un petit cénacle, se faire une petite cour d'amis fidèles et spirituels; nommons seulement l'auteur au style léger et facile des *Etudes françaises et étrangères*, Emile Deschamps. C'est au milieu d'eux que celle dont nous venons d'esquisser la vie et les travaux mourut, le 5 mars 1852, âgée de soixante-seize ans.

GAY (Delphine), célèbre femme de lettres et poëte française. V. GIRARDIN (Mme Emile DE).

GAY (Jacques-Etienne), botaniste français, né dans le canton de Vaud vers 1785, mort en 1864. Il vint s'établir en France, où il se fit naturaliser, et fut attaché, en 1814, au secrétariat de la Chambre des pairs. M. Gay réunit des herbiers considérables et publia un assez grand nombre de travaux sur la botanique, dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, etc. Nous citerons notamment : *Monographie de la tribu des lasiopétalées* (1821); *Notice sur une nouvelle espèce de chêne français* (1857); *Recherches sur les caractères de la végétation du fraisier et sur la distribution géographique de ses espèces* (1858), etc.

GAY (Claude), botaniste et voyageur français, né à Draguignan en 1800. Il se rendit à Paris, s'y livra à l'étude des sciences naturelles, de la botanique, de la zoologie, de la géologie, etc., parcourut ensuite la Grèce, l'Asie Mineure, une partie de l'Orient, et partit, en 1828, pour le Chili, afin d'étudier à fond la flore si riche de ce pays. De retour à Paris en 1832, il prépara une nouvelle expédition pour poursuivre ses explorations sur une plus vaste échelle et avec des instruments météorologiques et autres. Bientôt après, il reprit la route du Brésil, y fit, pendant onze ans, des observations aussi nom-